Document generated on 06/21/2025 2:19 p.m.

Séquences : la revue de cinéma

Image + Nation Festival Film LGBTQueer de Montréal
30 ans d'histoires (r)évolutionnaires

Julie Vaillancourt

Number 312, February 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87659ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vaillancourt, J. (2018). Image + Nation Festival Film LGBTQueer de Montréal : 30 ans d'histoires (r)évolutionnaires. *Séquences : la revue de cinéma*, (312), 44–45.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

IMAGE+NATION FESTIVAL FILM LGBTQUEER DE MONTRÉAL

1

2

3

30 ans d'histoires (r)évolutionnaires

JULIE VAILLANCOURT

Par sa pérennité *sur trois décennies, le festival Image+Nation demeure l'occasion de constater, au fil des ans, les diverses évolutions du mouvement LGBTQ+ et leurs représentations au grand écran. Si en 1987 les premiers films y étant présentés émergent d'un contexte plus marginalisé, où la démocratisation du média vidéographique devient un outil d'expression sans pareil pour le mouvement homosexuel (préoccupé par l'épidémie du SIDA des années 80), les représentations plus contemporaines sont teintées des avancées juridiques récentes. Il en résulte une diversité des représentations homosexuelles à l'image des problématiques de la communauté LGBTQ+, et la programmation de cette 30e année d'Image+Nation n'y fait guère exception. Retour sur ces «30 ans d'histoires à partager».*

—

Le cinéma de fiction sera longtemps «frileux» à l'idée de présenter des personnages LGBTQ+ (particulièrement le *mainstream*). Certes, comment exiger dans la fiction la présence de réalités socialement occultées? Ainsi, le genre documentaire deviendra l'outil de prédilection pour représenter les communautés gaies et lesbiennes; des documentaires historiques sur le mouvement et le SIDA (l'oscarisé ***Common Threads: Stories from the Quilt***, 1989, Rob Epstein, Jeffrey Friedman), aux documentaires biographiques (***The Times of Harvey Milk***, 1984, Rob Epstein), jusqu'aux réalités racisées (l'acclamé ***Tongues Untied***, 1989, Marlon Riggs). Ces classiques ont nécessairement ouvert le «placard de celluloïd» (***The Celluloid Closet***, 1995, de Rob Epstein), et la 30e édition d'Image+Nation présente des documentaires diversifiés. À commencer par le film israélien ***Bebe*** (Ilan Peled & Yair Qedar, 2016), explorant l'univers transgenre des années 60 à 80, alors que Gila, Nancie et Stephanie racontent les époques où elles côtoyèrent Bebe Goldberg. Du garçon juif qu'elle était à la naissance, à sa transformation en femme et artiste de scène chez Madame Arthur, jusqu'à sa mort des suites du SIDA, Bebe est un personnage fictif qui incarne les questionnements identitaires d'une génération trans (et pionnière). Surprenant faux documentaire, ***Bebe*** allie entrevues (réelles) et (fausses) images d'archives, accentuant la vraisemblance du récit, où les performances de Gila, reconstituées pour la caméra, sont empreintes d'humour et de nostalgie. Si entretenir la légende est le propre d'un documentaire biographique, ***Chavela*** (Catherine Gund/Daresha Kyi, États-Unis, 2017) est exemplaire. De son enfance au Costa Rica jusqu'à sa mort au Mexique, le film propose un fascinant portrait de la chanteuse, appuyé de photos d'archives, de témoignages (dont celui de Pedro Almodovar) et de chansons de la figure de proue de la musique *ranchera*. Les images d'entrevues tournées avec Chavela Vargas offrent un post-mortem sur sa carrière; des témoignages honnêtes révélant son lesbianisme, puis son alcoolisme, sans sensationnalisme. ***Chavela*** est davantage étoffé que ***Grace Jones: Bloodlight & Bami*** (Sophie Fiennes, Royaume-Uni/Irlande, 2017), qui fut pourtant tourné sur près d'une décennie. À la manière du cinéma-vérité, avec une direction photo soignée et certains plans d'une facture expérimentale, la réalisatrice expose la mannequin-chanteuse-actrice, en coulisse et sur scène; l'exubérance des nombreuses performances musicales (souvent présentées en entier) tranche avec le caractère plus intimiste et familial des scènes en Jamaïque. Bien que celles-ci exposent Grace Jones dans son quotidien sans fard, davantage de confidences de cette icône de la culture populaire auraient étoffé la proposition filmique du portrait de cette femme exubérante qui demeure un sujet d'une spontanéité incomparable.

LA DIVERSITÉ DE L'ALPHABET LGBTQ+

À l'heure où le Canada devient terre d'accueil pour nombre de LGBTQ+ victimes de discriminations dans leurs pays d'origine en raison de leur orientation sexuelle, certains (rares) documentaires se penchent sur la situation. Tel est le cas du court ménage ***La Cassette Migrante*** (Eli Jean Tahchi, Canada 2017), gagnant du prix Projet par excellence au 14e Gala Arc-en-ciel du Conseil québécois LGBT. Tant l'initiative que le film qui en découle s'avèrent nécessaires pour ces LGBTQ arabes, cherchant à fuir la persécution et la violence homophobe, demandant soutien à Helem Montréal. Ils se racontent par le biais de lettres enregistrées sur la cassette migrante,

devenant un recueil de témoignages présenté en voix hors-champ sur des images de Montréal. Ce processus contrastant force la prise de conscience, alors que d'autres témoignent à la caméra, pour faire la paix avec leur passé. La corrélation du propos et de la forme dans ***La Cassette migrante*** est davantage réussie que le moyen métrage ***Diaspora/Situations*** (Tarek Lakhrissi, France, 2017) qui témoigne d'hommes, de femmes, de trans, originaires de Montréal, de Paris, de Toronto... ayant ce désir commun de revendiquer leur individualité, loin des étiquettes de l'alphabet LGBTQ+. Si le film a le mérite d'aborder un sujet d'actualité dans la communauté, la facture visuelle et sonore ne fait pas honneur au propos. D'autres films allient leur côté documentaire classique à l'exploration d'un mouvement, dont ***Queercore: How to Punk A Revolution*** (Yoni Leser, États-Unis, 2017), retraçant les principaux acteurs du mouvement *queercore*, puis ***Absolument trans***, (Claire Duguet/Stéphanie Cabre, France, 2017) relatant l'histoire trans dans la culture populaire.

Reflet de la diversité de la communauté, la programmation d'Image+Nation va au-delà de la représentation de l'homme blanc caucasien. ***Alaska Is A Drag*** (Shaz Bennett, 2017), présente le parcours d'un jeune afro-américain en Alaska victime d'homophobie en milieu de travail, qui incarnera sa vraie nature grâce à sa passion pour l'univers des drags et son talent pour la boxe. Pour son premier long métrage ***The Wound*** (Afrique du Sud, 2017), John Trengrove explore l'ukwaluka. Il met judicieusement en parallèle ce rite d'initiation traditionnel visant à « devenir un homme » et le fait « d'assumer son homosexualité », dans une direction photo d'un naturel féroce, à l'image du propos.

Du côté féminin, plusieurs fictions explorant le coming out et les relations amoureuses se veulent moins dramatiques, reflet/effet d'une plus grande acceptation sociale. Mentionnons l'excellent ***Becks*** (Daniel Powell & Elizabeth Rohrbaugh, 2017), où une chanteuse lesbienne revient dans son patelin du Midwest américain, la comédie ***Embrasse-moi*** (2017, France) premier long métrage de la chanteuse, comédienne et humoriste Océanerosemarie, et ***Extra-Terrestrials*** (Carla Cavina, 2016, Puerto Rico/Venezuela), intéressante métaphore sur la condition humaine et le processus d'acceptation d'une famille portoricaine. Puis, la réalisatrice française Émilie Jouvet, reconnue pour ses explorations explicites de la sexualité lesbienne et du corps féminin, continue sa démarcheavec ***Aria*** (2016), un documentaire intimiste abordant les multiples facettes de la maternité et de la lesboparentalité.

L'HOMOSEXUALITÉ, SUJET MAINSTREAM

Les dernières années ont vu naître un intérêt grandissant pour les thématiques et personnages LGBTQ+ dans le cinéma *mainstream*. De ce fait, la programmation d'***Atomic Blonde*** (David Leitch) surprend guère (et coïncide avec sa disponibilité en DVD). ***Tom of Finland*** (Dome Karukovski, 2016), programmé à Fantasia plus tôt cette année, fera salle comble à Image+Nation, où plusieurs spectateurs étaient costumés à l'effigie des héros de Touko Laaksonen. Le controversé artiste finlandais a marqué la culture gaie par ses dessins homoérotiques (aux archétypes de motards, policiers, marins) à une époque où de telles représentations étaient interdites. Si ***Tom of Finland*** demeure une excellente fiction biographique de facture classique, sa présentation dans le cadre d'Image+Nation, lors de la journée mondiale du SIDA, en fait un film événement : la réappropriation d'un artiste rejeté par une époque homophobe, son apport à la communauté, sans oublier l'histoire que le film véhicule aux jeunes générations. D'ailleurs, le long métrage de fiction ***After Louie*** (Vincent Gagliostro, 2017), réalisé par un des premiers activistes d'ACT UP, aborde avec le personnage d'un artiste hanté par la mort d'un ami sidéen, nombre de sujets liés à la communauté : effritement du milieu communautaire, activisme, couples ouverts, sans oublier les répercussions du SIDA. Ce sera l'occasion de confronter les points de vue et d'engendrer un dialogue intergénérationnel, ce que propose nécessairement Image+Nation depuis 30 ans avec la tenue d'un tel festival.

QUESTION DE FINANCEMENT

Dans le cadre de Queerement Québec, le festival souligne chaque année la créativité des cinéastes d'ici s'illustrant par le court métrage. Prenons par exemple l'excellent film d'animation ***J'aime les filles*** de Diane Obomsawin qui transpose son roman graphique à l'écran, et l'exploration de la sexualité fluide dans ***Morning After*** de Patricia Chica. De cette variété, on s'étonne de voir si peu de longs métrages à thématique LGBTQ+ produits au Québec. Question d'argent ? Cette année, Image+Nation inaugurait le ProLab qui abordait divers questionnements sur la création et la diffusion. Ces échanges entre créateurs, lors de tables rondes, étaient financés par le Consulat général des États-Unis à Montréal. À l'heure où nos voisins du sud soutiennent financièrement le festival, sans oublier la ville de Montréal, le Conseil des arts du Canada et nombre d'organismes communautaires LGBTQ+, il semble pertinent de se demander pourquoi le gouvernement provincial est absent de cette liste. Du financement des festivals de cinéma à la production cinématographique québécoise, les subventions semblent se faire plus rares, mettant en péril l'expression artistique de nos communautés. ◢

« Du financement des festivals de cinéma à la production cinématographique québécoise, les subventions semblent se faire plus rares, mettant en péril l'expression artistique de nos communautés. »

—
1. *Chavela*
—
2. *Alaska is a Drag*
—
3. *J'aime les filles*
—
4. *Tom of Finland*